

## La perte du sublime

Geneviève Letarte

Number 70, Fall 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86918ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Letarte, G. (2017). La perte du sublime. *L'Inconvénient*, (70), 58–60.



# LA PERTE DU SUBLIME

*Geneviève Letarte*

**A**llongée sur des rochers plats chauffés par le soleil, je contemple le fleuve et jouis du silence environnant. Le paysage qui m'entoure est sublime : chaînes de montagnes, étendue bleu et vert de l'eau, flancs rocheux, buissons de roses sauvages... Je m'étire sur la pierre qui réchauffe mon dos courbaturé par le long trajet en voiture. J'ouvre les yeux et plonge mon regard dans le ciel, puis je les referme et me laisse envelopper par les sons environnants, comme dans une séance de *deep listening* : voix d'enfants, cris de mouettes, ronron d'un moteur au loin, chaque son résonne avec précision pour ensuite se fondre dans l'air pur, comme absorbé par l'immensité des lieux. Abandonnée à la plénitude de l'instant, me voilà saisie par la pensée – quasi physique, épiphanique – que j'appartiens à ce paysage, qu'ici se trouve l'ancrage de mon être profond, et qu'en l'ayant quitté j'ai peut-être aussi quitté une partie de moi-même, ce qui expliquerait le sentiment de déracinement que j'éprouve parfois, moi qui ne suis pourtant pas née dans un autre pays que celui où je vis, moi qui n'ai pas entrepris le dur voyage de ceux qui quittent la terre natale pour refaire leur vie ailleurs. Or mes ancêtres l'ont fait, ce voyage, en partant de la Basse-Normandie pour venir s'établir sur les rives du Saint-Laurent, vers 1640, et je me dis que c'est peut-être leur attachement au fleuve que je porte en moi, et qui se ravive quand je me retrouve dans ce paysage, tout comme celui ou celle qui a grandi à proximité de la forêt retrouve avec une étrange émotion l'odeur des sapins après la pluie. Mais le choc que je reçois ici, étendue sur mon rocher au bord de l'eau, c'est peut-

être aussi celui, plus banal et inévitable, qu'éprouve tout citoyen chaque fois qu'il se rapproche de la nature, chaque fois qu'il fait face à la puissance d'un lieu qui lui donne la mesure de sa propre petitesse, laquelle connaît une sorte d'élévation si l'on accepte de se fondre dans ce qui est plus grand que soi. Il y a certes des urbains purs et durs qui ne souffrent pas le silence ou l'immensité de la nature, et il y en a d'autres qui les apprécieraient si seulement ils avaient la chance d'y accéder. Autrefois synonyme de survie et de labeur quotidien, notre rapport à la nature est devenu un produit de luxe qui prend la forme de vacances d'été, de sports d'hiver, ou de randonnées extrêmes dont le but n'est pas de se nourrir ou de conquérir un territoire, mais de se surpasser physiquement et psychologiquement pour compenser un mode de vie sédentaire et routinier. Mais le plus souvent, il consiste à aller nous ressourcer dans un environnement tranquille, loin de la ville polluée et bruyante. La notion de villégiature, qui date du 18<sup>e</sup> siècle, fut à l'origine associée aux élites vénitiennes qui abandonnaient momentanément leurs résidences pour s'établir dans leurs villas à la campagne. Par la suite, cette expérience est devenue accessible à d'autres milieux sociaux, ou du moins à ceux qui pouvaient se permettre de quitter la ville pour aller respirer quelque temps l'air de la campagne, de la mer ou de la montagne. Les classes défavorisées, qu'elles soient de régions urbaines ou rurales, ne connaissaient pas ce concept : les paysans ne quittaient pas la ferme, qui requerrait d'eux qu'ils y travaillent à longueur d'année, et les ouvriers des villes, s'ils prenaient des vacances en été, ne quittaient pas

nécessairement leur maison ou leur quartier pour le faire. Dans la famille de mon père, dont le père était facteur mais avait grandi sur une ferme, les vacances d'été consistaient à visiter les cousins agriculteurs qui possédaient une terre à Château-Richer, pas loin de Québec, tandis que du côté de ma mère, où l'on n'était pas riche mais un peu plus aisé, on passait une partie de l'été à Sainte-Catherine-de-Fossambault, où mes grands-parents possédaient un petit chalet rudimentaire, pourvu de lits pliants et d'un poêle à bois pour faire la cuisine. Plus tard, quand ils sont devenus âgés, mes grands-parents maternels ont pris l'habitude de fréquenter l'hôtel de Port-au-Persil, au nord de La Malbaie, où ils retrouvaient chaque été les mêmes connaissances. Ils m'y ont emmenée quelques fois quand j'étais enfant, et j'y suis retournée à l'âge adulte, curieuse de consulter le registre des pensionnaires où ma grand-mère a inscrit un mot le jour du décès de son mari, qui a trouvé la mort dans cet endroit qu'il adorait, par une belle journée de juillet 1973. Tenu longtemps par les demoiselles Bouchard, l'hôtel est désormais fermé, et le pèlerinage que j'effectue aujourd'hui à Port-au-Persil, à la faveur d'un aller-retour dans la région pour aller conduire mon neveu à son camp d'été, se résumera à une séance de contemplation au bord du fleuve, allongée sur une de ces roches plates que les gens du coin appellent « crans ». Dès le 19<sup>e</sup> siècle, la région de Charlevoix est devenue un lieu de villégiature réputé, tant auprès des gens de Québec ou de Montréal que pour des touristes américains qui venaient de la Nouvelle-Angleterre. Ces villégiateurs aisés récidivaient d'année en année pour jouir de l'air pur et du paysage saisissant de Charlevoix, logeant chez l'habitant ou louant des maisons aux gens du coin, qui ne dédaignaient pas ces revenus supplémentaires. Au fil du temps, de nombreux Américains devinrent propriétaires de belles demeures à l'ancienne, perchées sur les falaises de La Malbaie, ainsi baptisée à l'époque de la colonisation (« malle baye ») par les marins français qui trouvaient son abord difficile, et qui plus tard prit également le nom de Murray Bay, en l'honneur du général anglais du même nom. À l'hôtel de Port-au-Persil, mes grands-parents s'étaient liés d'amitié avec un couple d'Américains qui y revenaient tous les étés. Ensemble ils prenaient leurs repas, jouaient aux cartes, allaient se promener dans les villages environnants, et ils participaient à la pêche à l'éperlan que pratiquaient les gens du coin, en pleine nuit, à l'aide de fanaux pour s'éclairer. Cela se passait dans les années 1970, et force est d'admettre que, près de cinquante ans plus tard, le village n'a pas beaucoup changé, offrant toujours un décor de carte postale avec ses chutes d'eau, ses rochers, son quai en bois d'où l'on peut observer les baleines et les bélugas, et la chapelle blanche qui trône sur la pointe rocheuse, construite en 1902 par le pasteur écossais John McLaren. Outre la splendeur du paysage, ce qui frappe dans ce lieu, c'est le calme absolu qui y règne. Il y a pourtant de nombreux touristes qui passent par ici tout au long de l'été, mais on ne voit aucune enseigne interdisant de circuler, aucune pancarte de chien méchant vous avertissant de ne pas franchir la clôture. On ne voit pas non plus traîner d'ordures, de sacs de chips éventrés ou de canettes de bière. C'est un peu comme si

les visiteurs, émus par la beauté du site, avaient le réflexe naturel de ne pas le déranger, de ne pas le salir, de ne pas l'envahir, comme s'ils étaient incités d'emblée à respecter ce qui s'offre à eux avec tant d'ingénuité. Or j'ai envie de penser que cette paisibilité n'est pas seulement due à une absence de bruit et d'agitation, mais au fait qu'il se dégage de cet endroit une sorte de spiritualité, comme une invitation à ralentir et à écouter le son de la vie qui bat, à l'intérieur de soi comme au dehors. Cela tient peut-être à la chapelle en bois blanc postée sur les rochers, face à l'immensité du fleuve, et dont la présence à la fois humble et solennelle est un appel au recueillement. On y accède par un sentier bordé de roses épineuses, qui débouche sur un terrain privé accessible au public. Le silence qu'on trouve à l'intérieur de la chapelle n'est pas imposant mais à la mesure de l'humain. On s'assoit et on le goûte, tout en appréciant la lumière qui entre par les nombreuses fenêtres d'où l'on peut admirer l'étendue du fleuve, la ligne d'horizon de l'autre rive au loin, et le ciel d'un bleu frappant. Ici, pas de dorures ni d'étalage de richesses : de simples chaises en bois blanc accueillent les visiteurs, un modeste vitrail représentant le buisson ardent luit au-dessus de l'autel, et quelques meubles en bois foncé servent à la pratique de l'office. Dans cette chapelle, tout comme sur mon rocher au bord de l'eau, je sens l'histoire qui me traverse, celle dont je suis issue, et qui est inscrite dans ce lieu qui me rend curieusement nostalgique, comme s'il y avait un lien direct entre le paysage, le corps et les émotions. Mes ancêtres, je l'ai dit, sont venus de France pour s'établir sur les bords du Saint-Laurent, les uns sur la rive sud, vers Lévis, et les autres sur la rive nord, sur la Côte-de-Beaupré. Leurs descendants se sont ensuite déplacés un peu en remontant ou en descendant le long du fleuve, vers Saint-André-de-Kamouraska, Saint-Paul-du-Buton, L'Isle-aux-Grues, et surtout à Québec, où se sont établies les familles de mon père et de ma mère. C'est là que mes parents sont nés et ont grandi, qu'ils ont fait leurs études, se sont rencontrés et mariés. Puis ils ont migré vers Montréal, devenant ainsi les premiers de leur lignée à troquer la proximité avec le fleuve pour un monde résolument urbain et cosmopolite, à la frontière des États-Unis. On le dit souvent, il est facile d'oublier que Montréal est une île, tant notre rapport au fleuve y est occulté, celui-ci étant difficile d'accès et souvent invisible à nos yeux. Il y a aussi le fait que la largeur du fleuve y est dérisoire, si on la compare à ce qui se passe au nord de Québec, où le cours d'eau s'ouvre et où les deux rives, tout en continuant à se faire de l'œil, prennent leurs distances, jusqu'à se fondre, à la hauteur de la Gaspésie, dans le golfe qui lui-même finit par devenir l'océan Atlantique. Allongée sur mon rocher plat, je me dis que ce déplacement de ma famille vers la ville, s'il nous a enrichis culturellement et ouverts au monde, nous a peut-être aussi enlevé quelque chose, comme une possibilité de paix intérieure, une capacité de contemplation. Tout le contraire de l'agitation qui a pris d'assaut les neurones de l'humanité, ou du moins les miennes, tant il est vrai que je souffre depuis quelque temps d'une sorte de distraction permanente, d'une incapacité à me concentrer sur quoi que ce soit ; comme si, absorbée par un souci plus ou moins identifiable, j'étais perpétuellement soumise à une

force dispersante qui me rend inapte à me fixer sur les choses. La multiplication des données qui fusent de partout – c'est la loi de notre époque – laisse dans mon esprit un entremêlement de sillages parmi lesquels mes pensées ont du mal à faire leur chemin, à se distinguer les unes des autres, bref, à trouver leur voie de nécessité. Si j'étais plus hypocondriaque que je ne le suis déjà, je pourrais craindre un syndrome grave comme l'alzheimer ou une autre forme de démence, mais je sens bien, au fond, que cet état d'être ne m'incombe pas à moi seule, qu'il y a sans doute une part sociétale dans le mal qui m'affecte. Comme pour faire écho à mes pensées, une amie m'envoyait récemment un article paru dans *Libération*<sup>1</sup>, où la philosophe et psychanalyste Anne Dufourmantelle explique que « [dans] nos sociétés agitées par les pulsions, la sublimation semble en voie de disparition, au profit du déni et du passage à l'acte ». Or la sublimation, rappelle-t-elle, est ce qui permet de « faire face au chaos de nos envies et de nos tourments en leur donnant un ordre symbolique ». Ainsi donc, le désordre et la confusion dont je suis la proie seraient aussi à l'œuvre dans le monde, et nous serions nombreux à en souffrir, sans peut-être même nous en rendre compte. « Un monde qui parvient à sublimer est un monde qui prend une

forme, qui n'est pas informe comme l'actuelle confusion générale destine le nôtre à l'être », affirme Dufourmantelle. On se demande alors comment les écrivains, les artistes peuvent continuer à vivre dans un tel monde, puis l'on se dit que cette réalité n'affecte pas seulement l'artiste ou l'écrivain. La sublimation, c'est pouvoir « attendre, imaginer, espérer », toutes choses dont l'humanité, à long terme, ne saurait se passer. Or le long terme ne nous intéresse pas beaucoup, on dirait, occupés que nous sommes à répondre à toutes nos envies du moment, sans nous préoccuper du fait que cette surcharge pulsionnelle devient une forme de pollution terriblement perverse. Dans les années 1950, le docteur Hans Selye a défini le stress comme étant une forme particulière de tension liée à l'environnement urbain, à l'accélération du mode de vie et à l'accroissement de la compétitivité entre les individus. Au 21<sup>e</sup> siècle, la fébrilité et l'agitation sont devenues la norme pour la plupart d'entre nous, et c'est quand nous ne les ressentons pas que nous sommes étonnés. Mais contrairement au bon vieux tourment existentiel, qui une fois sublimé engendra plus d'un chef-d'œuvre dans l'histoire de l'humanité, ces manifestations de notre inconfort ne semblent plus « productives », elles ne nous poussent plus à articuler notre pensée ou à créer des objets de beauté, car la plupart du temps, elles ne font que nous rendre impuissants et confus. Loin du gentil tourbillon de la vie que chantait Jeanne Moreau, nous baignons dans un désordre qui nous sépare de nous-mêmes aussi bien que d'autrui, ayant perdu le fil qui relie les rêves à la réalité. D'où la nécessité de partir à la recherche d'un « lieu tranquille », pour reprendre l'expression de Peter Handke, un lieu qui ne sert pas seulement « de refuge, d'asile, de cachette, de protection, de retrait, de solitude », mais qui est aussi « quelque chose de fondamentalement différent ; davantage ; bien davantage ». Ce « quelque chose de fondamentalement différent », c'est peut-être le paysage d'air, d'eau et de ciel dans lequel j'ai réussi à me fondre, le temps d'un saut dans Charlevoix, mais c'est peut-être aussi le lieu de l'écriture elle-même, « la part d'inédit, ce qui n'a pas encore été écrit et qui pourtant en nous est en attente », comme l'évoque Anne Dufourmantelle<sup>2</sup>. ■

1. Anne Dufourmantelle, « La fin du sublime ? », *Libération*, 9 juin 2016.
2. En faisant des recherches sur cette philosophe qui jusqu'à présent m'était inconnue, j'apprends avec stupeur qu'Anne Dufourmantelle est morte accidentellement le 21 juillet dernier, à l'âge de cinquante-trois ans, en voulant sauver de la noyade deux enfants sur une plage du Var. Triste destin pour celle qui, entre autres ouvrages, est l'auteure d'un essai intitulé *Éloge du risque* (Payot, 2011).



# KIOSQUE NUMÉRIQUE

ARTS VISUELS CINÉMA CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

**Vous pouvez ajouter les revues culturelles québécoises à votre bibliothèque virtuelle en visitant le site Web de la SODEP.**

**LA CULTURE EN REVUES**  
**SODEP.QC.CA**

Comité des arts et des lettres Québec

Patrimoine canadien Canadian Heritage Canada